

BERNARD STORA

Le Bada

ROMAN

DENOËL

Le Bada

BERNARD STORA

Le Bada

ROMAN

DENOËL

BADA [bada] n.m. ♦ **FAMILIER (MÉRIDIONAL)**. Petit supplément de marchandise ou de nourriture.
⇒ **rabiot** — Par ext. *Dessous-de-table, bakchich*.

Deux avions survolèrent la maison, puis deux autres encore. Couché là-haut, dans la chambre étroite où il faisait déjà très chaud, Aldo repoussa le drap et étendit sa jambe gauche qu'il posa en appui sur les chevilles de Jean, le contraignant à l'immobilité. Au fil des mois, les habitants de la vallée avaient appris à distinguer le bourdonnement sourd des bombardiers, qu'on entendait venir de loin, du bref hurlement des chasseurs. Ils redoutaient les premiers – bien qu'à ce jour, en dépit des alertes aériennes annoncées à grand renfort de sirènes, ils n'aient jamais lâché le moindre obus sur la région – et ignoraient les seconds. Amis, ennemis, ils ne distinguaient guère. Si le sentiment antiboche dominait, la lassitude l'emportait. Trois ans d'angoisses et de privations avaient usé les esprits. Que tout ça finisse, d'une manière ou d'une autre, et qu'on sache une fois pour toutes à quoi s'en tenir, tel était le souhait général. Dans ce pays miné par la collaboration, le mot victoire n'avait pas de sens.

Le jour se levait lorsque Aldo avait garé la camionnette à l'écart pour ne pas réveiller Gina qui, à coup sûr, serait descendue les engueuler, sous prétexte qu'elle s'était fait un sang

d'encre et n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Ils avaient gagné la maison à petits pas par le sentier qui, de terrasse en terrasse, coupait à travers la colline. Tout au fond, là où le ciel commençait à s'iriser de rose, on devinait à peine la mer, comme un coup de pinceau maladroit sur une toile peinte. Aldo s'arrimait à Jean, murmurant qu'il l'aimait, lui glissant des baisers pressés dans le cou au risque de les faire tomber tous les deux.

Sur le chemin du retour, Aldo n'avait cessé de boire de ce vin légèrement pétillant dont le chapelain du couvent Sainte-Marie, Charles Montbrun de Chassy, dit le Monseigneur, dit Charlot, était si fier parce qu'il venait de ses vignes – lesquelles, il s'en flattait, n'étaient pas sulfatées ou si peu, contrairement à celles de ses voisins, uniformément bleues de mai à septembre. Sulfaté ou non, son vin était infâme, mais il plaisait à Aldo qui lui trouvait un petit goût de réglisse. Il en avait emprunté une bouteille au passage avant de quitter, déjà passablement éméché, la résidence de l'évêque.

Pour échapper aux contrôles, ils avaient pris les routes étroites qui, par Gattières et Aspremont, conduisaient à Bendejun en évitant Nice où pullulaient les patrouilles allemandes. La nuit était claire, la camionnette filait tous feux éteints. À l'arrière, sur le plateau à ridelles, les cageots vides qu'Aldo, par fainéantise, avait négligé de décharger, brinquebalaient en tous sens. Car ils disposaient de ce seul véhicule pour leurs virées nocturnes, le même qui permettait à Gina de faire ses livraisons en ville, le lundi et le jeudi. Indifférent au vacarme, Aldo sifflotait, se gorgeant du sentiment excitant qu'il éprouvait à braver l'interdiction de circuler, à boire de ce vin au parfum de réglisse, à se précipiter à la rencontre

d'obstacles qu'il évitait de justesse, comme un matador rase au plus près la corne du taureau. À chaque village qu'ils traversaient, les pétarades se répercutaient d'un mur à l'autre et Jean, sur le qui-vive, se rencognait contre la portière. Pourtant aucune lumière ne s'allumait, aucun volet ne s'entrouvrait. Terrés au fond de leur lit, les habitants avaient à peine le temps de s'inquiéter que déjà le bruit s'estompait.

À mi-chemin, alors que la camionnette abordait les premières maisons d'un bourg un peu plus important, ils étaient tombés, au détour d'une rue, sur le bâtiment de la gendarmerie. Aldo avait marqué un temps d'hésitation. Mais très vite il s'était mis à rire : à l'angle de la maison, se croyant à l'abri, un gendarme pissait contre le mur. « *Stronzo!* » avait-il murmuré en écrasant l'accélérateur, tandis que le gendarme affolé se reboutonnait en hâte.

Jean était resté silencieux depuis leur départ de Vence. Furieux contre Aldo, furieux contre le Monseigneur et sa clique – Mme de Fontanges, sœur Calixte, Pedro dit le Sacristain, leur rabatteur –, furieux contre les soirées languides à jouer aux petits chevaux ou à *tipoter*, attendant le moment où le Monseigneur, accompagné de Mme de Fontanges et de leur proie, s'éclipserait l'air de rien, le laissant en tête à tête avec sœur Calixte, tandis que Pedro irait se coucher en bâillant. Tout particulièrement furieux ce soir-là où Aldo, convoqué impromptu, avait suppléé une jeune recrue de Pedro – un apprenti maçon employé dans le village qui s'était dédit à la dernière minute. Mais surtout furieux contre lui-même. Pourquoi avait-il cédé aux caprices d'Aldo, qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête lorsqu'il avait accepté de l'accompagner, endossant de son plein gré le rôle de l'amant

bafoué? Et prenant le risque, alors qu'il se terrait chez les Borzone depuis près d'une semaine, d'être arrêté au premier contrôle, prié de baisser son pantalon et, devant l'évidence, conduit par la Gestapo à l'hôtel Excelsior?

La jambe d'Aldo pesait lourdement sur les chevilles de Jean. Il essaya de s'en libérer, mais Aldo, agrippé au sommeil, refusa de lâcher prise. Il tourna seulement la tête, émit un grognement, puis sa respiration reprit son cours régulier. Quelle heure pouvait-il être? Huit heures? Neuf heures déjà? Jean n'avait-il pas décidé de se lever tôt, d'aller jusqu'au cube cimenté qui servait tout à la fois de lavoir, de citerne et de baignoire – ce dernier usage à son seul profit, semblait-il? Jean n'avait jamais vu aucun membre de la famille Borzone, Gina, Aldo, Felicita et encore moins Anselmo, s'aventurer dans l'eau glacée. Une source alimentait le bassin et, quelle que soit la température, même par ces jours d'octobre encore brûlants, l'eau verdâtre encombrée d'algues restait fraîche et propre, bien que peu engageante au premier coup d'œil. Jean s'immergeait avec précaution, trempant un pied, puis l'autre, s'asseyant sur le bord, les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux, laissant son corps se faire à la morsure du froid. « Allez, vas-y! Vas-y, de quoi tu as l'air? » disait Aldo resté prudemment à distance. Pour rien au monde on ne l'aurait forcé à tremper ne serait-ce qu'un orteil. Et pourtant, comme le lui faisait remarquer Jean, ses pieds auraient eu bien besoin d'être lavés de temps à autre. Mais Aldo n'en voyait pas la nécessité. « À moi, ça me gêne pas », assurait-il. « À moi si, insistait Jean. Et pense aux femmes que tu fréquentes.

— Les femmes, tu parles qu'elles s'en foutent. Tout ce qu'elles veulent, c'est... » Et il tapait du plat de sa main droite contre sa main gauche qui formait un puits. Le sexe féminin, la *pachole*, comme disait Aldo. Un mot que Jean n'avait jamais entendu avant de le rencontrer.

Parfois cependant, lorsque les effluves malsains qu'il dispensait autour de lui finissaient par l'incommoder quoi qu'il prétende, Aldo consentait à entrer dans l'eau, à condition que Jean le savonne, le rince et le sèche. Alors il se laissait faire, comme un poupon en celluloïd entre les mains d'une petite fille. Mais le plus souvent, il se contentait d'observer Jean qui, d'un coup de reins, pénétrait dans l'eau, une main agrippée au rebord. Le fond était gluant de vase et la première fois qu'il s'y était risqué, il était tombé à la renverse, se cognant durement contre la pierre.

Après un temps d'adaptation, Jean lâchait le bord et gagnait le centre du bassin où il s'immobilisait, l'eau à mi-torse. Croisant les bras, il fermait les yeux.

« C'est le paradis ! » disait-il. Aldo se moquait. « Le paradis ? Il t'en faut pas beaucoup.

— Passe-moi ton chapeau, réclamait Jean.

— Tu vas me l'abîmer.

— Si je l'abîme, je t'en paierai un autre. Pour ce qu'il vaut...

— À moi, il me plaît. »

C'était, chez Aldo, l'argument massue. Celui par lequel il exprimait son total dédain pour l'opinion d'autrui, l'affirmation sans réplique de son indépendance. Le chapeau de feutre noir qu'il portait en toute saison était comme greffé sur sa tête. À peine l'enlevait-il pour dormir et, sitôt réveillé, son premier geste, avant même d'allumer une cigarette, était

de le chercher à tâtons, au pied du lit, et de le poser sur son crâne. Après quoi, la journée pouvait commencer.

« Allez ! répétait Jean. Tu veux que j'attrape une insolation ? »

Aldo retirait son chapeau de mauvaise grâce.

« Si tu le mouilles..., prévenait-il.

— Passe ! » ordonnait Jean. Il récupérait adroitement le chapeau lancé au vol et s'en coiffait, non sans l'avoir remodelé du tranchant de la main. Aussitôt l'affreux galurin s'adaptait naturellement à sa tête et paraissait indiscutable, presque élégant. De même lorsqu'une cliente, dubitative, le voyait saisir une paire de ciseaux, tailler ici et là, coudre en hâte un empiècement, draper un bout d'étoffe, et que la robe, qu'elle trouvait ordinaire, en trois minutes prenait un chic fou. « Jean, vous êtes un magicien ! » s'extasiait la cliente.

Ou bien lorsque, à sept ans, enfermé dans sa chambre, il avait, à l'aide de mouchoirs en dentelle et de papier de soie, habillé à sa façon la poupée d'une cousine venue en visite. « Jean a des doigts de fée ! » avait proclamé Mouni, sa mère, ivre d'orgueil, tandis que la cousine pleurait toutes les larmes de son corps. Parce que bien sûr elle préférait la robe de princesse en organdi rose dont était originellement vêtue sa poupée. Et Mouni s'était empressée de prendre la défense de Jean lorsque Vava, indignée, avait accusé son petit-fils d'avoir dérobé les mouchoirs dans le tiroir de sa commode – des mouchoirs en dentelle, brodés par sa propre grand-mère ! précisait-elle, pâle d'indignation. Vava, cependant, avait toujours fait preuve d'une insigne faiblesse vis-à-vis de Jean. Mais il fallait que personne n'en sache rien, que les multiples bêtises dont elle se rendait complice, l'alibi qu'elle lui

procurait, les billets qu'elle lui glissait pour couvrir ses folles dépenses restent un secret ignoré de tous. Les tractations se déroulaient portes closes dans la chambre de la vieille dame, tout au bout du couloir qui traversait de part en part le somptueux appartement du 429, rue Paradis où la famille Costa s'était installée lorsqu'elle avait quitté Alger pour s'établir à Marseille. Vava exigeait des pleurs, il lui fallait son lot de remontrances, de promesses arrachées et de pardons renouvelés pour que, au terme d'un rituel immuable, Jean obtienne la faveur espérée. Alors c'étaient des embrassades à n'en plus finir.

« Grand-maman, je t'adore ! disait Jean entre deux baisers.

— Pas un mot à ton père, tu m'entends ? Pas un *trrrraître* mot ! »

Son accent polonais, soigneusement camouflé le reste du temps, perçait brusquement pour donner tout son poids à la consigne. Personne n'était dupe de leur manège. Voir Jean revenir en sifflotant de son expédition au bout du couloir valait tous les aveux. « Ce Jean ! Ce Jean ! » disait Mouni, admirative.

Quand Vava, l'air innocent, rejoignait à son tour le cercle familial, Eugène, son gendre, la grondait : « Vous lui avez encore cédé, n'est-ce pas ?

— Non, je vous *assurre* ! » protestait Vava.

Eugène remuait gravement la tête.

« Ce n'est pas comme ça qu'on élève un garçon. »

Mais Vava n'avait que faire de ses observations. Le malheureux n'en finirait jamais de payer l'honneur qu'elle lui avait fait en lui cédant sa fille. En deux répliques, elle lui clouait le bec.

« On a vu le résultat avec Raymond ! ricanait-elle. Ah, vous l'avez élevé comme un garçon, votre fils aîné !

— Eh bien, quoi ?

— Pas *brrrillant*, mon petit ami...

— Vous êtes impossible, Vava. Je renonce à discuter avec vous. »

Il pliait son journal, le jetait rageusement sur la table basse et quittait la pièce. Peu après, on entendait claquer la porte de son bureau.

« Petit homme de *rrrien* du tout ! » triomphait Vava à mi-voix.

Car si son mépris pour Eugène était infini, elle n'oubliait pas un instant qu'elle dépendait entièrement de lui et se gardait d'outrepasser certaines limites. Une vie d'incertitudes lui avait enseigné la prudence.

Mariée à dix-neuf ans avec un homme qu'elle n'aimait pas, Mouni, trois ans plus tard, était toujours vierge. Non pas qu'elle se fût refusée à Eugène, bien qu'elle ait vécu leurs rares accouplements comme un abominable supplice. Mais celui-ci n'avait jamais pu la pénétrer. Carence physique ou résistance psychologique, la porte était à peine entrouverte et le passage trop étroit.

C'était en 1910. Les Costa habitaient encore Alger.

Dans les premiers temps de leur union, Eugène, fort peu averti des mystères de l'anatomie féminine, avait pris conseil, après bien des hésitations, auprès de son cadet qui passait pour un tombeur. Celui-ci, ravi d'étaler sa science, se livra à un exposé détaillé des différentes méthodes propres à déverrouiller les serrures les plus réticentes. Eugène l'écouta, rouge de confusion, n'osant demander le sens des mots qu'il entendait souvent pour la première fois. Il repartit la tête encombrée de figures dont l'exécution lui semblait tout à fait problématique, et les poches garnies de crèmes et lubrifiants qu'il jeta dans le premier égout rencontré sur sa route. D'ailleurs, ses besoins sexuels étant des plus modestes, il y

pourvoyait, lorsque le vase menaçait de déborder, en se frottant d'un peu près à son épouse sans qu'il soit besoin de l'importuner avec des saletés dégradantes.

Mouni, de son côté, consulta Vava qui éclata de rire à l'idée de son gendre, les fesses à l'air, poireautant lamentablement sur le seuil, tel un invité qui agite en vain la sonnette tandis qu'à l'intérieur la fête bat son plein. D'abord choquée par sa réaction, Mouni finit par se joindre à elle et toutes deux convinrent que cette indisposition – un cas de force majeure, en somme – n'était pas sans avantage. Pour l'heure, elle était légitimement dispensée de tout rapport intime avec son mari, mis à part quelques trémoussements purement hygiéniques auxquels elle ne prenait aucune part et qui duraient peu. Le moment venu, si la porte restait close, on aviserait.

Cette conversation eut pour effet inattendu de rapprocher les deux femmes et de sceller entre elles une complicité si parfaite qu'elles en vinrent à oublier, les années passant, qu'elles n'étaient pas réellement mère et fille. Mouni, en effet, avait presque deux ans lorsque Vava avait épousé Messaoud Mourjan, veuf depuis la naissance de la petite fille. Elle l'éleva consciencieusement – c'était la clause principale, bien que non écrite, du contrat de mariage – mais l'instinct maternel n'était pas son fort. Elle n'avait pas eu d'enfant de son premier mari, elle n'en souhaita pas du second et se débarrassa de Mouni dès qu'il fut décemment possible de la marier.

Jusqu'alors distantes sinon hostiles, elles firent alliance sur le dos de ce maladroit d'Eugène – entendu qu'il n'était pas question d'incriminer Mouni dans l'échec de leur relation. C'était à l'homme de se frayer un chemin coûte que coûte, si

besoin de haute lutte. Du moment qu'elle était consentante, la femme en avait assez fait.

De ce jour, Mouni et Vava se complurent à échanger des regards affligés et des sourires qui en disaient long, expérimentant sournoisement un arsenal de tortures qui exaspéraient Eugène sans qu'il parvienne jamais à les prendre ouvertement en défaut.

« Quoi encore ? » tonnait-il. Et Mouni, innocemment :

« Mais enfin, quelle mouche te pique, Eugène ? »

— Vous souriez. Il y a bien une raison !

— On sourit ? Maman, tu as souri ?

— Jamais de la vie ! » protestait Vava.

Et leur mine apitoyée disait bien l'opinion qu'elles avaient de lui.

Il y eut ainsi plusieurs années de statu quo, une sorte d'armistice dont les belligérants connaissaient la fragilité mais qu'ils se gardaient bien de remettre en cause. Eugène avait une situation confortable, Mouni disposait d'autant d'argent qu'elle le souhaitait pour ses dépenses personnelles, elle avait un bel intérieur et plusieurs domestiques. C'était une vie oisive, certes un peu ennuyeuse, mais non dénuée d'agréments. On se recevait, on prenait le thé en papotant, on suivait la mode de Paris, une couturière venait à domicile deux après-midi par semaine et exécutait, d'après les patrons que publiaient les journaux féminins, les toilettes de saison.

C'est à cette occasion que Mouni constata qu'une robe, qui à quelques retouches près lui allait très bien la semaine précédente, la comprimait maintenant au ventre, aux hanches,

aux seins, comme si le vêtement avait rétréci d'une séance à l'autre.

« Elle me boudine, dit-elle en tournant devant la glace. De là, d'ici, de partout. Qu'est-ce que vous avez fabriqué ? »

La couturière, Mme Pipeau, parut gênée.

« C'est que vous avez un peu forci, madame Costa.

— Forci ! s'exclama Mouni, vexée. Allons, je suis juste un peu ballonnée.

— Oui, acquiesça prudemment Mme Pipeau. Ballonnée, c'est ce que je voulais dire. »

Elle piqua des épingles un peu partout.

« Ne vous inquiétez pas, madame Costa. Je vais lâcher du haut, donner un peu de fond. Vous paraîtrez mince comme un fil. »

Elle saisit la grimace de Mouni et comprit qu'elle avait gaffé.

Une semaine plus tard, au nouvel essayage, la robe n'allait toujours pas, malgré les ajustements apportés par Mme Pipeau. Il semblait même qu'elle eût encore rétréci. Bien qu'elle n'en laissât rien voir devant la couturière, Mouni s'inquiéta. D'autant qu'elle n'avait plus d'appétit et restait étendue sur son lit des heures entières. « Je me traîne », se plaignit-elle à Vava, qui l'emmena chez le docteur Chouraqui.

Pour la communauté juive d'Alger, Chouraqui était, depuis quarante ans, le dieu qui fait pleuvoir. On ne discutait pas son diagnostic, ses avis avaient valeur d'oracle. À la moindre indisposition, on se précipitait rue Kléber où il avait son cabinet et sitôt passée la porte, on se sentait déjà beaucoup mieux. Il soignait Mouni depuis qu'elle était née, connaissait tous ses petits secrets, y compris – car elle l'avait consulté à

ce sujet – le refus obstiné que son corps opposait, depuis leur mariage, aux tentatives d'intrusion de son époux. Il l'examina longuement, l'invita à se rhabiller et, tandis qu'il regagnait son fauteuil, il s'adressa joyeusement à Vava.

« Eh bien, ma chère, dit-il, je vous annonce que vous serez bientôt grand-mère !

— Grand-mère ! s'exclama Vava. Mais comment ?

— Le plus simplement du monde. Votre fille est enceinte. »

Mouni, encore à demi nue, apparut dans l'entrebâillement du paravent qui dissimulait la table d'examen.

« C'est impossible ! Vous vous trompez ! cria-t-elle, le visage en feu.

— Ma petite, il m'est souvent arrivé de me tromper, mais dans ton cas, je suis formel. Tu attends un enfant. Ce qui signifie, permets-moi de m'en réjouir, que ton mari a enfin réussi à accomplir l'acte conjugal. »

Il marqua un temps, puis ajouta, avec un fin sourire : « Ou que tu t'es enfin résolue à l'accueillir. »

Oubliant qu'elle n'avait pas fini de se rhabiller, Mouni se laissa tomber telle qu'elle était dans le fauteuil face au bureau.

« C'est impossible, répéta-t-elle.

— Impossible ? Et pourquoi ?

— J'ai gardé ma culotte ! »

Il y eut un silence. Puis le docteur Chouraqui éclata de rire et Vava elle-même se mordilla les lèvres pour s'empêcher de sourire. La détresse de Mouni était trop évidente pour qu'elle se risque à l'humilier davantage.

« Mon enfant, reprit le médecin, je te crois. Mais vois-tu, en dehors de nos amis catholiques qui affirment, contre toute

évidence, que Marie a conçu Jésus sans cesser d'être vierge, tout le monde convient qu'il ne peut y avoir de fécondation sans acte sexuel.

— Je vous dis que je n'enlève jamais ma culotte!

— Alors, reprit patiemment le vieil homme, il faut admettre qu'il s'est trouvé, parmi des millions, un spermatozoïde particulièrement audacieux, un alpiniste de première force ou mieux, un spéléologue, qui se sera faufilé entre les mailles de ta culotte et qui aura fait connaissance avec un ovule accommodant. »

Spermatozoïde et ovule étaient des termes dont Mouni ignorait la signification précise. D'ailleurs, elle n'écoutait plus. Une seule chose avait un sens pour elle, et cette chose l'horrifiait : elle était enceinte. Le vague espoir qu'elle avait caressé d'échapper un jour à Eugène était réduit à néant. Cet enfant, qu'elle haïssait déjà, la liait définitivement à lui.

De retour chez elle, Mouni tint conseil avec sa mère. L'idée leur vint un instant de se débarrasser de l'intrus. Ce n'étaient pas les avorteuses qui manquaient, ni l'argent pour s'assurer leurs services. Mais les accidents étaient fréquents. Une camarade de Mouni, rencontrée au cours d'enseignement ménager de Mlle Pauvert, venait d'y laisser la vie, provoquant un scandale épouvantable. Cette solution fut rapidement écartée.

Il fallut bien mettre Eugène au courant. Leur ressentiment à son égard était extrême. Qu'il éprouve le besoin de se frotter à sa femme pour obtenir une satisfaction que sa main pouvait tout aussi bien lui procurer était déjà ridicule. Mais que ce gigoti-gigota réussisse à la mettre enceinte, cela

atteignait des sommets. Mouni se reprochait amèrement de l'avoir laissé faire. Avait-elle été assez stupide ! D'un autre côté, fit valoir Vava, après trois ans de mariage, il était difficile de reprocher à son mari d'avoir conçu un enfant, même s'il était le fruit d'une éclaboussure. Accabler Eugène serait mal venu, d'autant que l'entourage du couple – parents, amis et connaissances – allait unanimement se réjouir que survienne enfin un événement si longtemps attendu.

Comble de malchance, la grossesse de Mouni se passa on ne peut plus mal. Nausées constantes, douleurs à devenir folle, puis, dès le quatrième mois, nécessité de rester en permanence allongée sous peine de fausse couche. Eugène supportait sans se plaindre remontrances et brimades. Il rayonnait de joie, espérait un garçon et répétait comme pour s'en convaincre qu'il était le plus heureux des hommes.

Tout laissait présumer un accouchement difficile. Le travail dura sept heures, à la fin il fallut mettre les fers pour sortir le nouveau-né qui s'avéra être un garçon. Quand on le présenta à sa mère, elle poussa un hurlement : les forceps lui avaient déformé le crâne, il était horrible à voir. Et bien qu'on lui assurât que cette difformité n'était que temporaire, c'est la première image qui lui resta.

Eugène, ivre de fierté, ne se lassait pas d'admirer le produit de ses œuvres. Il suggéra qu'on l'appelle Raymond, prénom qu'il abrégéa dès les premiers jours en Ray, ce que Vava jugea du dernier vulgaire. Quant à Mouni, ce prénom ou un autre, c'était du pareil au même. Pour désigner l'enfant, elle disait « lui », « ça », ou même « la chose ». Et quand Eugène se risquait à l'appeler par son prénom, elle faisait mine de ne pas comprendre : « Qui ? »

Dès le jour de sa naissance, Raymond fut classé dans la catégorie des enfants difficiles. Il prenait mal le sein, il souillait ses couches à peine l'avait-on changé, il hurlait sans discontinuer.

« Prenez-moi ça, je renonce », disait Mouni, excédée, en tendant le paquet vociférant et nauséabond à la nurse. Elle cessa de l'allaiter, on fit appel à une nourrice, puis une autre, puis une troisième dont le lait sembla enfin convenir. Alors vint le cycle des maladies infantiles, particulièrement précoces et sous leur forme la plus aiguë. À plusieurs reprises on crut l'enfant perdu. Eugène était aux cent coups, il passait ses nuits debout. « Ce gosse est infernal », gémissait Mouni. Mais contre toute attente, il franchit victorieusement le cap de la prime enfance, rattrapa le temps perdu, grandit, prit du poids et remplit l'appartement de ses galopades. Dès lors, Mouni exigea d'Eugène la plus extrême sévérité. C'était, selon elle, un brise-fer, de la graine de voyou. Il convenait de le mater, autrement c'est lui qui imposerait sa loi à toute la maison. « Tu es trop faible, serinait-elle, il te marche sur la tête ! »

Faible, Eugène l'était. N'osant pas résister, il s'efforça de donner des gages à son épouse, punit Raymond à tort et à travers et fit de cet enfant qu'il adorait un souffre-douleur.

Vinrent août 1914 et la mobilisation générale. Loin de s'en alarmer, un certain nombre de Français y virent l'occasion de prendre l'air. Eugène fut de ceux-là. Harcelé par sa femme, méprisé par sa belle-mère, bourreau malgré lui, il vivait un enfer. La classe 1899, à laquelle il appartenait, n'était pas concernée dans l'immédiat. Il hésita quelques mois, puis voyant que les autorités ne se pressaient pas d'appeler sous

les drapeaux des hommes mûrs, chargés de famille, qui allaient encombrer sans qu'on sache à quoi les utiliser les rangs de la réserve territoriale, il résolut de forcer le destin. Un matin de février 1915 – Raymond venait d'avoir trois ans –, sans prendre l'avis de personne, il se rendit au bureau militaire, caserne Pélissier, et dit au préposé qu'il désirait s'enrôler. On le prit pour un fou. La guerre était déjà bien engagée, les soldats tombaient par milliers dans les plaines d'Artois et de Champagne. Tant qu'on lui fichait la paix, qu'il laisse les autres mourir à sa place. Eugène cria au scandale. Il se trouve qu'il n'était pas seul dans son cas. Les récusés menaient grand tapage, se plaignant amèrement qu'on les empêchât d'accomplir leur devoir, alors qu'ils s'estimaient en pleine santé et parfaitement aptes, malgré leur âge, à porter les armes. Parmi eux, bon nombre d'Israélites, pour qui cette guerre était la première occasion, depuis que le décret Crémieux avait attribué d'office la nationalité française aux Juifs d'Algérie, de prouver leur attachement à la mère patrie. Les associations patriotiques donnaient de la voix, les journaux relayaient complaisamment leurs déclarations indignées, les autorités, qui attendaient en vain des instructions de Paris, ne savaient plus sur quel pied danser. Elles finirent par lâcher au cas par cas, honteusement, dans la plus grande confusion. Après un semblant de visite médicale au cours de laquelle on ne lui demanda même pas d'ôter sa chemise, on signifia à Eugène que sa demande était acceptée. Il rentra chez lui et, ignorant les observations de la bonne, pénétra dans la chambre de Mouni et lui annonça qu'il partait à la guerre. Elle en resta sans voix. Si bien qu'Eugène, qui avait affûté ses arguments en prévision d'une scène, se retrouva

en carafe, comme un comédien à qui son partenaire n'envoie pas la réplique attendue.

« Tu ne dis rien ? fit-il, déconcerté.

— Mais non, mon ami, répondit Mouni, si c'est ta décision. »

Le soudain et très inhabituel accès d'autorité d'Eugène la prenait de court. Qu'avait-elle à gagner, qu'avait-elle à perdre dans sa décision ? Quelque chose lui disait qu'elle pourrait en tirer avantage. Dans l'immédiat, et c'était déjà beaucoup, le départ d'Eugène la délivrerait d'un poids devenu oppressant. Mais elle ressentait aussi confusément que la dette qu'elle s'obstinait à lui faire payer depuis la naissance de leur fils était largement remboursée. La résistance quotidienne qu'elle lui opposait l'épuisait sans profit, elle n'en tirait plus aucune satisfaction, il était temps de passer à d'autres rapports. Femme de combattant, fière de son mari, tenant bravement son rôle à l'arrière, voilà une position qui ne manquait pas d'allure.

Mouni feuilleta les revues féminines qui, depuis le début des hostilités, multipliaient les articles sur la mode en temps de guerre et la meilleure manière de rester élégante tout en respectant une certaine discrétion, « par décence vis-à-vis de nos valeureux combattants ». Elle décida de renouveler entièrement sa garde-robe et convoqua Mme Pipeau qui fut chargée d'adapter sa silhouette au nouveau personnage qu'elle entendait incarner désormais.

Fin février, Eugène rejoignit son unité, le 127^e régiment d'infanterie, engagé en Champagne. À peine s'était-il fait des camarades qu'il les vit tomber, foudroyés, au cours d'un assaut meurtrier, le 1^{er} mars, à la cote 196, près du Mesnil-lès-

Hurlus. Volontaire par convenance personnelle, il comprit alors que l'héroïsme serait maintenant son lot quotidien et sa seule chance de survie. Les jours suivants, dans un froid inhabituel pour la saison, il se battit pour défendre ou conquérir successivement des positions dont l'intérêt stratégique semblait démenti par l'insignifiance de leur dénomination : le bois Sabot, la ferme de Beauséjour, le Trou Bricot. En deux semaines, on dénombra huit mille morts. Le 16 mars, veille du jour où l'état-major, alarmé par l'étendue des pertes et les maigres résultats de l'offensive, ordonna un repli, Eugène fut blessé au lieu-dit le Bois Jaune Brûlé. Une balle lui avait fracturé une côte et troué un poumon sans rien toucher d'essentiel. Évacué vers Troyes dans un hôpital où régnait un désordre effrayant, il attendit son tour au fond d'un couloir balayé par les courants d'air. Lorsqu'on s'occupa enfin de lui, il avait contracté une pneumonie et la plaie, infectée, n'était pas jolie à voir. Pourtant, trois semaines plus tard, à la surprise des médecins, il était sur pied, affaibli mais apte à reprendre le combat après une période de convalescence. On lui accorda une permission de trois semaines. Il renonça à la passer en Algérie : son état de santé lui fit redouter la fatigue d'un long voyage et les aléas de la traversée.

Depuis sa mobilisation, Eugène entretenait une correspondance suivie avec Mouni. L'idée ne lui en était pas venue spontanément. C'est en voyant ses camarades écrire le soir sur leurs genoux, malgré l'épuisement, à leur femme, leur fiancée ou leur bonne amie, qu'il se mit à les imiter. Aussitôt, des formules inusitées jaillirent sous sa plume, comme si, à son insu, elles s'étaient tenues en réserve pour l'occasion :

« Ma petite femme chérie, mon cœur saigne en pensant à ton visage adoré », ou bien : « Dans le feu du combat, les balles sifflant à mes oreilles, mes pensées volent vers toi, ô, mon amour. » Et comme ça sans une rature, sur des pages entières. Les lettres de Mouni étaient plus courtes, mais du même tonneau. Elles firent bientôt un joli paquet. Eugène les entoura d'un ruban récupéré dans une maison dont les habitants avaient été chassés par les combats et les serra précieusement au fond de son sac.

Lorsque la perspective d'une permission se précisa, Eugène et Mouni en débattirent par lettre et convinrent, non sans maudire, à grand renfort d'élans lyriques, le sort cruel qui les tenait éloignés l'un de l'autre, qu'il était préférable qu'Eugène se ménage. Le père de Vava, Jacob Cohn, âgé de soixante-dix-neuf ans, vivait non loin de Paris dans une villa néonormande au bord du lac d'Enghien. Il fut décidé que le permissionnaire viendrait s'y installer et, grâce au bon air et aux petits plats d'une excellente cuisinière, achèverait de se rétablir tout à fait.

Par une belle journée de juillet, Eugène débarqua, tout étourdi, sur le quai de la station thermale. Il s'appuyait sur une canne. Le règlement militaire imposait aux soldats en permission de conserver l'intégralité de leur paquetage. Un voyageur obligeant l'aida à porter le sac démesuré qu'il trimbalait. Il clignait des yeux, cherchant parmi la foule le chauffeur censé l'attendre avec une ardoise à son nom. Soudain, il sursauta. Là, à deux pas de lui, il vit Mouni qui lui souriait et tendait les bras pour l'accueillir. Un instant, il songea à fuir. Mais déjà il allait vers elle et durant les quelques secondes

qu'il mit à la rejoindre, il se remémora les déclarations enflammées dont il parsemait ses lettres depuis des mois. Trop tard pour reculer, il était prisonnier de son rôle.

Mouni, de son côté, alors qu'elle souriait à cet homme saucissonné dans son uniforme trop étroit, s'effrayait qu'il soit son mari. Ils s'étreignirent, et les gens qui les frôlaient en passant étaient émus d'assister à leurs retrouvailles.

Il s'avéra bien vite que la présence de Mouni, loin d'être improvisée, faisait partie d'un plan soigneusement calculé, pour ne pas dire d'un complot. Mouni, sous prétexte de se rapprocher de son époux, avait tout bonnement décidé de s'installer chez Jacob Cohn tant que durerait la guerre, laquelle ne saurait se prolonger bien longtemps tant la supériorité de nos troupes était criante. Venue d'Algérie avec ses malles, elle occupa un petit logement indépendant que son grand-père avait fait aménager en hâte à l'étage de la villa. Quant à Raymond, resté de l'autre côté de la Méditerranée, il avait été confié aux parents d'Eugène, trop heureux d'accueillir le garçonnet qu'ils chérissaient et qu'ils souffraient de voir maltraité. Bref, tout était décidé, Eugène n'avait plus qu'à acquiescer, ce qu'il fit.

Sa première journée de permission l'épuisa. Il pensait à ses camarades avec nostalgie et se demandait s'il n'était pas mieux au front, où le seul souci consistait à savoir si l'on serait en vie le lendemain. Le soir, dormir dans un lit lui parut d'autant plus étrange qu'il n'y était pas seul. La lumière éteinte, il fut saisi d'une sorte de rage. Il renversa sa femme et la prit de force. Elle n'osa protester et retint ses cris quand enfin Eugène enfonça la porte qui lui avait tant résisté. Après

tout, elle savait qu'un jour ou l'autre il faudrait en passer par là. C'était fait et, sans qu'elle y ait pris le moindre plaisir, elle n'en était pas morte.

Quelques semaines plus tard, Eugène ayant regagné son unité, ils reprirent leur correspondance. Mouni était enceinte. Contrairement au martyre qu'elle avait enduré précédemment, la grossesse fut un constant bonheur et l'accouchement, une formalité. Jean vint au monde le 5 avril 1916, alors que son père combattait à Verdun. Toutes les permissions étant temporairement suspendues, Eugène ne fit la connaissance de son fils qu'en juin. Mouni le couvait d'un amour jaloux et Vava – qui, pour seconder sa fille, avait fait le déplacement – veillait en deuxième ligne sur le berceau où l'enfant repu somnolait dans ses dentelles. Au premier coup d'œil, Eugène sut à quoi s'en tenir : elles s'étaient approprié Jean et n'entendaient pas s'en laisser déposséder, fût-ce le temps d'une permission. Il se le tint pour dit. Jean grandit sous ses yeux, si différent, si peu conforme à l'idée qu'il se faisait d'un garçon. « Plus tard, se rassurait-il, plus tard, j'en ferai un homme. »

Ce moment ne vint jamais. Il aima son fils tel qu'il était.

3

Toujours plus nombreux, les citadins en quête de ravitaillement montaient de Nice, à pied ou à vélo. Gina, femme industrielle, s'employait sans relâche à étendre les surfaces cultivables. Pour élargir les restanques, les requis agricoles brisaient la rocaïlle à coups de masse. La terre était rare, les requis, le torse luisant de sueur, le pantalon glissant sur leurs hanches amaigries, la transportaient dans des paniers tressés et la versaient avec précaution dans les plates-bandes faites de branches entrecroisées. Mauvaise terre sablonneuse, poussière médiocrement engraisée à coups d'arrosoirs dans lesquels ils mélangeaient à l'eau les déjections du poulailler. Mais les tomates et les haricots s'en contentaient, comme si, en temps de guerre, les plantes avaient appris elles aussi à refréner leur appétit. Si bien que Gina, dont la clientèle augmentait à mesure que duraient les privations, pouvait, comme les autres producteurs de la vallée, répondre à la demande tout en entretenant la pénurie.

Tandis qu'elle s'activait, Anselmo, son mari, assis sous la tonnelle, une cigarette pincée entre ses doigts jaunis, scrutait obstinément la mer sur laquelle, pourtant, il n'y avait rien à

voir depuis que les Allemands avaient interdit toute activité maritime, la pêche aussi bien que le transport de fret ou de passagers, les plaisanciers comme les baigneurs, installant des chevaux de frise sur les plages et des soldats armés sur les escarpements rocheux. Qu'importe, Anselmo regardait la mer uniformément vide comme si lui seul pouvait distinguer, à la surface de cette flaque aux contours indécis, l'infime détail qui échappait au commun des mortels. Il est vrai qu'il avait été aide-cuisinier des années durant sur le *Patria*, de la compagnie Cyprien-Fabre, et bien qu'il ait plus souvent reniflé les entrailles puantes du navire que l'air enivrant du large, bien qu'aux escales, à Oran, Beyrouth ou New York, il ait soigneusement évité de descendre à terre et passé l'essentiel de son temps étendu sur sa couchette, allumant une cigarette au mégot de la précédente, il vivait en marin, levé aux aurores, couché à la tombée du jour, avare de ses mots, les yeux rivés sur l'horizon, ruminant Dieu sait quoi, pas grand-chose sans doute.

Les requis embauchaient à sept heures du matin. Gina payait à peine cette main-d'œuvre contrainte, mais la nourrissait largement. À dix heures, c'était la pause. Les ouvriers s'asseyaient en cercle et mangeaient avidement, comme si, en se nourrissant eux-mêmes, ils nourrissaient aussi toute leur famille. Gina ne tolérait pas les bavardages pendant le travail. Ils se rattrapaient durant ces brèves minutes.

À les entendre, Jean, sans qu'il soit besoin de consulter sa montre, sut qu'il était grand temps de se lever, de courir au bassin, d'éliminer l'odeur d'amour et de vin aigre qui imprégnait la chambre et lui collait à la peau. Puis, habillé de frais,

les idées claires, il se mettrait en quête de Gilbert Malassis, parti à Vichy et retenu là-bas par des tracasseries administratives. Corinne, son épouse, attendait son retour d'un moment à l'autre. Cette fois, Jean dû-t-il camper devant sa porte, Malassis lui verserait enfin l'argent promis – le *bada*, comme il s'obstinait à nommer le complément âprement débattu lors de la vente forcée du magasin de couture, relativisant du même coup leur accord, le présentant comme une chose insignifiante, une formalité mesquine et vaguement ridicule à laquelle lui, Malassis, dans sa profonde mansuétude, voulait bien souscrire, par indulgence et non par obligation.

Lors de leur dernière rencontre, une semaine plus tôt, rue Dalpozzo, dans son bureau tendu de velours parme – son *boudoir*, disait-il –, Malassis s'était montré rassurant.

« Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas, Jean ? Les yeux dans les yeux, dites-moi. » Et comme Jean tardait à répondre, Malassis avait saisi brusquement sa main.

« Jean, je suis votre ami. J'ai pris des risques pour vous, ne l'oubliez pas.

— Mais vous m'aviez promis que j'aurais la somme aujourd'hui. J'attends cet argent pour partir.

— Les comptes sont surveillés, je dois faire preuve de prudence, comprenez-moi, aussi ! »

Jean avait senti sa patte humide qui pressait sa main avec insistance.

« Je ne vous fais pas de reproche », avait-il fini par concéder en détournant la tête pour ne plus voir ce regard de noyé et cette bouche qui frémissait à la commissure des lèvres.

Pouvait-il dire autre chose ? Son sort dépendait de cet homme entre deux âges, sanglé dans son costume gris perle

à fines rayures, la chevelure si parfaitement ajustée qu'on l'aurait crue posée comme un casque sur sa tête. Gilbert Malassis dont le premier soin, lorsqu'il avait ouvert, vingt ans plus tôt, sa maison de couture, avait été de répudier son patronyme honni, cible, dès l'école primaire, de toutes les moqueries. Que de listes dressées, que d'annuaires consultés, que de ratures avant que tout à coup, lumineux, évident, à la fois simple et raffiné, modeste et chatoyant, surgisse d'entre les pages d'une monumentale histoire de la peinture française acquise en souscription le nom de Chardin. Malassis avait saisi l'occasion pour transformer du même coup son prénom, Gilbert, qui lui semblait commun, en Gil, bien plus relevé. *Gil Chardin*, Malassis avait trouvé sa griffe. Et l'on comprend qu'il aurait été fâcheux d'inscrire *Malassis* sur l'enseigne de l'imposant magasin de la rue Dalpozzo. La signature *Chardin*, ornée d'un gracieux paraphe, faisait bien meilleur effet.

En application des dispositions voulues par Vichy, un comité d'organisation du vêtement avait remplacé, dès l'automne 1940, les anciennes organisations patronales. Gilbert Malassis, alias Gil Chardin, fut désigné à l'unanimité par ses pairs président de la section haute couture pour la Côte d'Azur. Le poste n'était guère enviable et les prétendants ne s'étaient pas bousculés. Le sort tomba sur le plus terne, celui qu'on pourrait manœuvrer dans un sens ou dans l'autre au gré des circonstances. Malassis accepta du bout des lèvres, puis, dès le lendemain, revint sur sa décision. « Non, vraiment, c'est trop de responsabilités, et d'autres que moi, chers collègues, sont bien plus qualifiés, bien plus aptes à tout point de vue... Bref, vous me comprenez, n'est-ce pas ? »

Dans les jours qui suivirent, sa belle propriété de Cimiez fut le centre d'une intense activité diplomatique. Chacun demandait à être reçu, on le supplia, on l'ensevelit sous les compliments. De candidat par défaut, il devint l'homme de la situation. Si bien qu'il se vit contraint – c'est ainsi qu'il présenta la chose – d'accepter un poste qu'il n'avait jamais cessé d'espérer. La manœuvre était transparente, mais comme il mena habilement son affaire, il en retira un certain prestige auprès de ses confrères, lesquels, jusqu'alors et malgré son incontestable réussite professionnelle, l'avaient toujours tenu pour un demeuré.

Du jour où il entra en fonctions, Gilbert Malassis s'épanouit. Ses travers, loin de le desservir, furent ses meilleurs atouts. N'ayant jamais professé la moindre opinion personnelle, il n'eut aucun mal à donner raison à tout le monde. Sa lâcheté fit qu'il ménagea les uns et les autres, apaisant les conflits de peur d'en être la victime. Il passa pour un négociateur hors pair, un homme d'équilibre, un pacificateur. Mieux encore, sa nature bonasse le poussa à rendre ici et là des services que personne ne lui réclamait. On lui en sut gré. Perpétuellement affairé, toujours entre deux rendez-vous, il ponctuait chacune de ses phrases par des formules nimbées de mystère : « Je ne vous ai rien dit, n'est-ce pas ? », ou bien : « Je suis d'accord avec vous, mais chut ! », ou encore, d'une voix sépulcrale : « J'œuvre dans l'ombre, on se comprend. » Ce à quoi son interlocuteur ne pouvait qu'acquiescer, même s'il n'avait rien compris du tout.

Les maisons de couture – petites ou grandes, elles étaient anormalement nombreuses depuis Hyères jusqu'à Menton – s'en remirent à lui, car toutes, ayant le plus grand mal à

poursuivre leur activité quand manquait l'essentiel, vivaient d'exceptions, de passe-droits et de tricheries plus ou moins tolérées. Situation que Malassis avait anticipée aussitôt la guerre déclarée. Trouillard dans l'âme, il pressentit le pire quand beaucoup se berçaient d'illusions.

L'afflux des réfugiés avait amené à Nice, à Cannes ou à Monte-Carlo une clientèle aisée, trop heureuse de trouver ici, pour des prix bien inférieurs à ceux de Paris, les toilettes qu'elles n'avaient pu emporter. Les affaires marchaient comme jamais et rien n'indiquait que cette manne dût se tarir. C'était compter sans les restrictions futures. Et sans le fait que, même pour les plus favorisés, la situation financière des nouveaux venus se dégradait jour après jour. Poussées par la nécessité, ces dames apprirent à coudre, achetèrent des patrons, démontèrent robes et manteaux pour faire du neuf avec du vieux.

C'était aussi négliger que les arrestations, les rafles qui en avaient réjoui plus d'un parmi ces braves commerçants, indignés de voir la Promenade des Anglais ou la Croisette envahies par les *métèques*, amenuisaient du même coup leur clientèle. Ceux qui en réchappaient se terraient dans les villages de l'arrière-pays et se fichaient bien d'élégance. Passé les mois d'euphorie, il fallut se rendre à l'évidence : on était dans la panade jusqu'au cou.

C'est alors que les plus avisés comprirent que Gilbert Malassis les avait floués. Le poste qu'ils avaient dédaigné, cette présidence de la section haute couture du comité d'organisation du vêtement que Malassis avait fait mine d'accepter contraint et forcé était, tout bien considéré, une source d'avantages inépuisable. Non seulement il faisait de

son titulaire l'unique interlocuteur des autorités, françaises ou d'occupation, mais il permettait d'accéder en priorité aux marchandises – tissus, soieries, accessoires, et jusqu'aux bobines de fil et aux épingles – dont les stocks étaient depuis longtemps épuisés. Obligés d'en référer à lui pour toutes leurs démarches, voués à supporter ses discours interminables et ses poses de conspirateur, ils étaient à sa merci.

Des expressions comme : « J'ai vu Malassis », « J'en ai touché un mot à Malassis », « Malassis s'en occupe » firent bientôt partie du quotidien des gens de la mode. Le boudoir couleur parme de la rue Dalpizzo devint leur confessionnal. On se vantait d'entretenir d'excellentes relations avec Malassis, on disait : « Je suis dans ses petits papiers. » Lui, les yeux mi-clos, écoutait tout le monde et ne s'engageait à rien tout en laissant entrevoir l'hypothèse d'une intervention et la possibilité – faible, faiblissime – qu'elle aboutisse. Mais craignant d'en avoir trop dit, soucieux de ne pas susciter de faux espoirs, il faisait aussitôt marche arrière. « Quoiqu'en ce moment, n'est-ce pas, pas besoin d'insister, vous me comprenez... » Le solliciteur repartait soulagé. C'étaient quinze jours de gagnés, quinze jours pendant lesquels il pourrait dire à sa femme, à ses amis, à ses confrères, que Malassis faisait le maximum et qu'avec un peu de chance... « Quoiqu'en ce moment, n'est-ce pas... »

Ainsi, les sentences précautionneuses de Malassis circulaient de proche en proche et prenaient force d'évidence. Ne pas bouger, patienter, se contenter du peu qu'on avait, qui était toujours mieux que rien – « Nous sommes les vaincus, ne l'oublions pas ! » Sans qu'on puisse le ranger dans un camp ou dans un autre, Malassis servait parfaitement les vues des

autorités. On ne lui en demandait pas plus, il s'en acquitta à la perfection.

Beaucoup ne pouvaient pas le voir en peinture. Même ceux-là en convenaient : heureusement qu'il était là, ce zigomar. Qui d'autre aurait fait mieux ?

Jean faisait partie des réticents. Mais honnêtement, qu'avait-il à lui reprocher ? « Jean, disait Malassis, j'ai été le premier à vous soutenir, dites-moi le contraire ? Et pourtant, vos débuts n'ont pas été faciles, admettez-le. » Il l'admettait. Ou bien : « Jean, je n'ai rien contre vos coreligionnaires. J'aurais pu... bref, je n'en dis pas plus. On se comprend. »

Jean se taisait. « Ah, vous voyez bien », concluait Malassis. Et, coupant court à la discussion, il se penchait par-dessus la rampe de l'escalier en colimaçon qui menait à l'atelier de couture.

« Madame Gasperina ! hurlait-il.

— Oui, monsieur Gilbert, répondait d'en bas une voix féminine au fort accent méridional.

— Pouvez-vous monter un instant, je vous prie ?

— Je suis occupée, monsieur Gilbert.

— Eh bien, désoccupez-vous », ripostait Malassis. Puis, se tournant vers Jean : « Elle devient infernale, avec l'âge. Quelquefois, je me demande si je ne ferais pas mieux de... Mais d'un autre côté... »

Il laissait sa phrase en suspens, lourde de sens contradictoires. Puis, se penchant de nouveau par-dessus la rampe : « Madame Gasperina, j'attends ! »

Mme Gasperina était sa première d'atelier. Son autorité et ses compétences surpassaient à tel point celles de Malassis que, malgré ses grands airs, il devait composer avec

cette femme acariâtre qui l'avait connu jeune homme. Sans Mme Gasperina, la signature *Gil Chardin* n'aurait pas tenu six mois.

« Quelle carne ! Non, mais vous êtes témoin ? » geignait Malassis en poussant Jean vers l'escalier. Revenez me voir, nous finirons cette conversation. Là, je suis débordé. Vous ne m'en voulez pas ? »

Jean traversait l'atelier qu'un rideau séparait de la boutique. Mme Gasperina, entendant son pas sur les marches, s'était empressée de lui tourner le dos. Elle ne l'aimait pas. Elle n'aimait pas les Juifs, d'une manière générale. « C'est comme ça. Vous pouvez dire tout ce que vous voulez, ils me sortent par les yeux ! » disait-elle, et elle riait. Comme si le caractère irrationnel de sa détestation des Juifs lui donnait un charme particulier, en même temps qu'une forme de légitimité. Quand une opinion ne s'explique pas, quand elle résiste à tout argument, n'est-ce pas la preuve de son bien-fondé ?

« Bonne journée, mesdames », lançait Jean en sortant. Personne ne lui répondait. « Du balai ! » ponctuait Mme Gasperina sitôt qu'il avait franchi le rideau. Celui-là, je peux pas le sentir. Et quand je dis le sentir... »

Elle tirait le cordon qui, relié à un loquet, permettait d'ouvrir un vasistas qui donnait sur la cour.

« Ouf ! Je respire ! »

Le 8 septembre 1943, Irène, la jeune sœur de Jean, quitta de bonne heure l'appartement du boulevard Carabacel où elle vivait, à Nice, avec sa mère et sa grand-mère, pour se rendre chez son amie Solange Sicard qui habitait trois rues plus loin. Elle portait en bandoulière un petit sac en toile dans lequel elle avait placé un cahier d'exercices de mathématiques et son déjeuner de midi – deux tranches de pain, une portion de crème de gruyère et un fruit. C'était peu, mais Irène savait que Solange, dont le père occupait un poste important à la préfecture, partagerait avec elle des produits devenus rares, tels qu'une omelette de vrais œufs et non d'œufs en poudre, des maquereaux en conserve ou encore, délice suprême, du lait condensé sucré et des bouchées au chocolat fourrées à la framboise. La rentrée approchait, les deux filles avaient prévu d'aller pique-niquer dans les collines, à l'ombre des chênes verts et des caroubiers, tout en repassant le programme de l'année écoulée.

Jean éprouvait une infinie tendresse pour cette sœur née dix ans après lui, « celle qu'on n'attendait plus », comme l'appelait Vava, exprimant ainsi les sentiments complexes

BERNARD STORA

Le Bada

« Quand avait eu lieu cette conversation ? Peu avant l'été, sans doute. Depuis, Jean n'avait cessé d'y penser. N'était-il pas passé à côté, lui aussi ? N'avait-il pas raté, par aveuglement, par prudence excessive, l'instant unique où un mot, un simple geste aurait tout changé ? Chacun était confronté, un jour ou l'autre, à une brève opportunité. Combien savaient s'en saisir ? »

Septembre 1943. Les Allemands occupent Nice. Jean, un jeune et talentueux couturier juif, est contraint de céder à vil prix sa boutique de mode à son principal concurrent qui promet de lui verser, en contrepartie, un dessous-de-table, un « bada », comme on dit dans le Midi. Pendant que s'étire la journée où il attend, pour fuir, de toucher la somme espérée, Jean se remémore les événements qui l'ont projeté, lui et sa famille, au cœur de la tourmente.

Dans ce premier roman aux allures de saga, Bernard Stora tisse en virtuose les destins mêlés d'une famille du sud de l'Italie, arrivée en France poussée par la misère, et d'une famille juive venue d'Algérie, croyant échapper à l'antisémitisme.

Bernard Stora est réalisateur et scénariste. Il a écrit et réalisé plusieurs longs-métrages (*Un dérangement considérable*, *Villa Caprice*), ainsi que des films pour la télévision (*Suzie Berton*, *Le Grand Charles*, *La Dernière Campagne*). *Le Bada* est son premier roman.



Le Bada Bernard Stora

Cette édition électronique du livre

Le Bada de Bernard Stora

a été réalisée le 22 mai 2023

par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 9782207176627 - Numéro d'édition : 594519)

Code produit : U55307 - ISBN : 9782207176658.

Numéro d'édition : 594527